



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



ÉDITO

À l'abbaye des Prémontrés, une personne vous demande son chemin pour rejoindre une lecture et vous vous surprenez à lui répondre de « suivre le troupeau ». Vous en riez, mais en vérité, c'est sans aucune connotation péjorative. On va ensemble, et tous ensemble au même endroit.

Ici, il n'est pas question de piocher entre plusieurs propositions plus ou moins alléchantes, comme dans les festivals aux offres pléthoriques. Mais de découvrir. Et en bon découvreur, de ne se laisser guider ni par les noms connus, ni par les synopsis, ni par la qualité de la communication, ni par... rien. Sauf par le temps qui s'écoule de lecture en lecture. Et le plaisir d'aller écouter des textes qu'on ne serait pas allés chercher par soi-même. Le plaisir d'aller dans l'inconnu.

Ce temps agit comme une parenthèse. Le cadre rend possible une autre écoute.

Il ne viendrait à l'idée de personne ici de huer un auteur, un acteur,

ou un metteur en lecture. Parce que dans ce cadre qui déjoue le mercantilisme de trop nombreux festivals, nous ne sommes pas *face* aux auteurs, dans une attitude de jugement, mais *avec* les auteurs, les acteurs et les metteurs en lecture, dans un même mouvement de défrichage et de recherche.

C'est le début de la politique : être avec, discuter, débattre. Avoir un temps et un même espace propices au dialogue, en toute bienveillance. Et il faut dire que c'est aussi rare pour les spectateurs que pour les artistes.

Alors parlons, ne cessons pas. Car interroger les textes est aussi une manière d'interroger ce dont parlent les textes. Et c'est sans doute ainsi que nous pouvons, sans même nous en apercevoir, ouvrir des débats politiques essentiels.

Charlotte Lagrange



LAS COSAS HERMOSAS

DÉLIVRE-TOI DE MES DÉSIRS

DE MARÍA VELASCO (ESPAGNE)
 TEXTE FRANÇAIS DE DAVID FERRÉ
 DIRIGÉE PAR HELENA TORNERO

Délivre-toi de mes désirs, texte d'une générosité toute latine, se compose d'une série de 25 tableaux qui illustrent, vue à travers le miroir déformant d'une famille, la société espagnole contemporaine. Parfois cruels, toujours drôles, les situations et les dialogues de María Velasco mettent en scène les « confessions inavouables » de María (personnage qui partage son prénom avec l'auteure) ainsi que les différends culturels et générationnels qui agitent le petit monde qui l'entoure.

María est une intellectuelle, elle a fait des études. Est-elle, pour autant, mieux armée que ses parents pour affronter le monde et comprendre les enjeux d'une modernité bancaire qui semble sur le point de basculer ? Ce n'est pas ce que pense son père (« - Tu viens d'avoir trente ans et toujours en train de faire des études... ») ni sa mère (« - À quoi bon toutes ces bourses, ces publications ? »). De toute évidence, l'ascenseur social n'est plus le mode de transport idéal de cette génération : il ne la fait pas rêver.

Ce qui fascine María, c'est l'altérité. Elle rêve d'emprunter une « patera » (cette embarcation de misère utilisée par les migrants d'Afrique pour traverser le canal de Gibraltar) et d'accomplir ainsi le voyage dans l'autre sens, pour « revenir sur les pas des parias ». María a pour amant Pap, un Sénégalais qui répond à son désir d'exotisme. La sexualité constitue alors la métaphore d'une colonisation inversée, lorsque, travaillé par sa mauvaise conscience, le colonisateur fantasme d'être colonisé à son tour (« Fais-moi le nettoyage ethnique, fais-moi le *jihad* »). Mais Pap est un « nouveau riche » (il a habité partout dans le monde et parle cinq langues), en rien conforme à la représentation idéalisée du migrant (« Parfois, j'ai le sentiment que tu es plus Blanc que moi »).

Aucun doute que ces dialogues provocateurs, entremêlés de réflexions silencieuses et de monologues intérieurs, ne dessinent le portrait d'une Espagne vivante, frémissante, où la revendication identitaire, émaillée de chauvinisme, d'arrogance et de racisme, d'un côté, de mauvaise conscience et de masochisme, de l'autre, doit être prise au second ou au troisième degré. Les citations d'hymnes et de comptines (qui nécessitent des notes de bas de page dans

la traduction), si elles ne résonnent pas tout à fait de la même façon pour un lecteur espagnol et un lecteur français, n'en donnent pas moins, à la pièce, une forte couleur locale.

Du reste, c'est la question récurrente que pose la Mousson d'été : si le théâtre peut prétendre à l'universalité, il y atteint d'autant plus qu'il respecte et valorise la variété des langages, le particularisme des cultures, la singularité des passions. Aux accidents de la géographie, correspondent les aspérités des idiolectes. La communauté d'un pays ou d'un continent se fragmente et se ramifie en une infinité de voix.

Traduit dans la langue vernaculaire du pays qui l'accueille, le théâtre doit conserver le plus possible de son étrangeté. Celle-ci est infiniment précieuse. En deçà de la mondialisation globale, l'Europe a tout à gagner à préserver sa propre hétérogénéité et à retarder une uniformisation qui, on le sait, se fait toujours au profit des cultures et des économies dominantes. À la question de María : « Pap, tu crois que la civilisation occidentale est la civilisation universelle qui convient à tout le monde ? », la réponse est clairement : non.

Dans une note préliminaire, l'auteure prend soin de préciser que *Délivre-toi de mes désirs* est une polyphonie vocale qui peut être envisagée aussi bien comme un monologue que comme une œuvre chorale pour (au moins) huit comédiens... Cette oscillation entre le « je » et le « ils », entre l'énoncé subjectif de María et la parole éclatée des autres, fait de cette pièce un matériau de premier ordre pour interroger notre rapport au théâtre et le rapport du théâtre au monde.

Olivier Goetz

« COMMENT VAS-TU ALLER EN AFRIQUE SI TU N'ES MÊME PAS CAPABLE D'ASSUMER TON AFRIQUE À TOI ? COMMENT VAS-TU ALLER DANS LE SUD SANS DESCENDRE DANS TON SUD À TOI ? »



**JULIEN
MASSON**

PORTRAIT D'UN COMÉDIEN

Comment en es-tu arrivé à devenir comédien ?

J'ai commencé tout bêtement à faire du théâtre parce que j'avais peur de rater mon bac ! J'ai pris une option pour avoir plus de points. Je n'étais presque jamais allé au théâtre sauf avec le collège et le lycée. C'est là que j'ai commencé à me dire que je ne pourrais rien faire d'autre de ma vie.

Et puis je me suis découvert un amour des textes... C'est ce qui me nourrit. Sinon je ne serais pas comédien. C'est une galère quand même comme métier !

Quelles formations as-tu suivies ?

D'abord l'EDT91. C'est là que j'ai eu la certitude que je voulais en faire mon métier.

Puis l'ERAC à Cannes. Pendant ces trois ans, j'ai lu énormément. Beaucoup de comédiens de ma promotion avaient été à l'université pendant 3, 4, ou 5 ans. Moi je n'avais jamais mis les pieds à la fac. J'avais l'impression d'avoir des lacunes.

Évidemment ça pouvait aussi être parfois un point fort. Quand certains réfléchissaient beaucoup avant d'aller au plateau, moi je me lançais plus directement !

Mais il fallait que je rattrape mon retard. C'était aussi un truc d'orgueil. Je voulais être contaminé par la culture qu'avaient les gens à côté de moi. J'ai cravaché. J'avais une curiosité, une dalle énorme ! Je pense que la lecture influence tout : ton jeu, comme ta manière d'envisager ton métier.

Et l'école, ça t'apprend à travailler. Ça te donne une rigueur, une assiduité. Je suis sorti de l'école il y a un an. Et je suis sans doute encore dans le carcan « scolaire ». Pour moi c'est très important de s'échauffer avant de monter sur le plateau. Comme un boxeur avant d'aller sur le ring. Je vois le théâtre comme un art martial.

Tu étais sportif avant de faire du théâtre ?

Oui j'ai fait 13 ans de lutte. Je voulais être champion olympique. Et j'ai eu un problème qui m'a obligé à arrêter pendant un an. Comme je suis hyperactif, c'était bien de commencer le théâtre à la même époque.

On pourrait dire que ta rencontre avec le théâtre est due au hasard ?

Oui, un prof nous disait « Ne me racontez pas votre rencontre avec le théâtre. Racontez-moi l'accident qui vous a fait venir au théâtre ». Et je trouve que le mot *accident* est assez juste parce que quelque part je n'ai pas choisi. C'est passé devant moi.

Et puis, il y a autre chose. La première fois que ma mère est venue me voir jouer, j'ai vu un truc dans ses yeux que je n'avais jamais vu. Comme si, en un regard, elle m'avait donné toute sa confiance. Elle m'avait toujours dit : « tu peux faire tout ce que tu veux, tant que tu le fais bien ». Mais ce jour-là, je me suis dit : « ces yeux-là, je veux les voir tout le temps ». Ma mère a été un moteur.

Tu parlais de ton amour des textes. La Mousson semble être un lieu idéal pour toi !

Oui la Mousson permet ça, d'étudier des textes que tu ne connais pas. En très peu de temps, je me sens proche des textes. Ça fait du bien. Je suis fasciné dans l'écriture par ce passage de l'idée au papier. Quel chemin l'auteur fait pour passer de la tête à la feuille ? Du coup je suis ravi de pouvoir écouter les auteurs, et de me faire surprendre par leurs manières de faire.

Tu es aussi attiré par l'écriture ?

J'ai écrit une pièce avec des copains de promotion : *Raconte c'est où qu'on dit*. On va essayer de la reprendre cette année. Je chante aussi. Je fais de la musique donc j'écris des chansons mais c'était la première fois que je faisais une chose plus « textuelle ». Cela dit, je n'ai pas écrit le texte en amont. On a fait de longues improvisations. Je n'ai pas la prétention d'être auteur ni de faire de « l'écriture de plateau ». Je dis souvent que « j'écris les comédiens ». Et je n'ai pas envie d'être catalogué comme metteur en scène. J'ai trop souvent entendu des comédiens dire que depuis qu'ils avaient fait une mise en scène, ils jouaient de moins en moins. Moi j'ai trop envie de jouer. J'ai encore trop à creuser de ce côté là !

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



SOLEIL DE MINUIT

SEASONAL AFFECTIVE DISORDER */ TROUBLE AFFECTIF SAISONNIER*

DE LOLA MOLINA (FRANCE)
DIRIGÉE PAR MICHEL DIDYM ET LAURENT VACHER

Ils ne sont pas enterrés ensemble. Dire cette phrase à propos d'un couple mythique c'est creuser la distance qui inspire une possible continuité de leur rapport au delà de la mort. Si on est enterré avec l'autre, à côté, quel besoin de lui parler encore? Bonnie and Clyde n'ont pas été enterrés ensemble, c'est peut être cela qui crée autant de fantasmes autour de leur histoire. Dolly et Vlad, les personnages créés par Lola Molina, eux aussi,

ne sont pas enterrés ensemble. C'est à partir de cette séparation que le dialogue se noue avant et après la cavale. Cette pièce, que l'on peut rajouter au courant des *road-movie*, de la *beat generation*, semble tout droit inspirée du mythique couple déjà cité, mais bien plus que le topos de la cavale, ce qui fascine, c'est le trouble affectif saisonnier, c'est la perturbation des « rythmes circadiens », c'est comment l'amour met tout à l'envers, le soleil ne se lève plus, le soleil brille encore dans la tombe quand on pense à l'autre, l'amour fait tout abandonner pour l'autre, Vlad abandonne tout pour Dolly et ils vivent l'un pour l'autre, coupé du monde, dans la peur de la fin qu'ils connaissent déjà, mais dans la joie de leur amour. Désordre cosmique et désordre intérieur se rencontrent pour peindre l'amour de ce couple attachant. « Le soleil de minuit », c'est l'espoir encore au fond de la tombe. Une pièce qui donne envie de liberté, d'amour, de cavalcade chevaleresque

ENTRETIEN AVEC LOLA MOLINA

D'où tu viens ?

J'ai fait un DEA en théâtre à Paris 3 et un master Production. Il y avait dans ce master un atelier d'écriture dirigé par Jean Pierre Sarrazac et ça m'a permis de m'échapper de ce master un peu trop concret pour moi !

Tu as écrit d'autres textes ?

C'est mon quatrième texte, mais je considère les premiers comme des essais, des recherches, donc celui-ci c'est un peu comme mon premier !

Il va être publié ?

Oui, il a été lauréat des journées d'auteurs de Lyon et donc il va être publié aux Éditions théâtrales en janvier 2018.

Qu'est-ce qui a mené à cette pièce ?

Il y a eu l'envie d'écrire cette rencontre entre une très jeune fille et un homme beaucoup plus âgé, il y avait l'idée de la cavale, d'un couple qui s'isole complètement du monde, ce que ça a de romantique et de dur aussi pour leur corps.

Bonnie and Clyde ?

J'y ai pensé, j'ai lu des choses sur leur histoire, après j'ai mis à distance cette matière, ce n'est pas leur histoire, mais il y a des

restes. Par exemple, c'est très mystérieux le fait que Bonnie écrive des poèmes, ça m'a marquée. Ce couple qui se coupe totalement des conventions ça fait rêver !

« Tout est à l'envers pour nous mon amour »

Le soleil ne se lève pas, c'est ce qui donne aussi le titre *Seasonal Affective Disorder* c'est le nom de la dépression saisonnière, dans les pays où il y a de longues périodes où le soleil se lève très peu. Dans la pièce, à partir du moment où ils partent en cavale, le soleil ne se lève plus, ce n'est pas réaliste, mais c'est aussi sûrement lié au fait qu'ils se coupent du monde du coup ils ont une vision déformée, c'est un monde en négatif qu'ils voient.

Pourquoi le titre en anglais aussi ?

J'avais envie de garder les deux, le titre en anglais résonne, surtout avec le mot « disorder » qui moi me fait rêver.

Aimes-tu particulièrement décrire l'adolescence ?

C'est un âge qui m'intéresse parce qu'il y a quelque chose de fou, une énergie très particulière, une énergie première qui fascine Vlad quand il se retrouve face à elle. Ce qui m'intéressait c'est d'avoir cette adolescence paumée et quel pouvait être son rêve à ce moment là. C'est l'écriture de la réalisation de son désir à elle

qui m'intéressait. Au moment où elle est perdue et ne sait plus quoi faire, cet homme arrive et l'embarque. L'écriture permet d'aller au bout de ces désirs là.

En ce qui concerne la forme ?

Il y a pleins de scènes avec des dialogues classiques, il y a des scènes avec des voix intérieures comme si je tendais un micro vers un personnage et il y a ces passages où ils se parlent quand ils sont séparés et quand ils sont morts et comment un amour très très fort continue de dialoguer même après la mort. « Le soleil de minuit » c'est le soleil de l'obscurité, malgré la mort, leur amour brille encore.

Ça se passe à Paris...

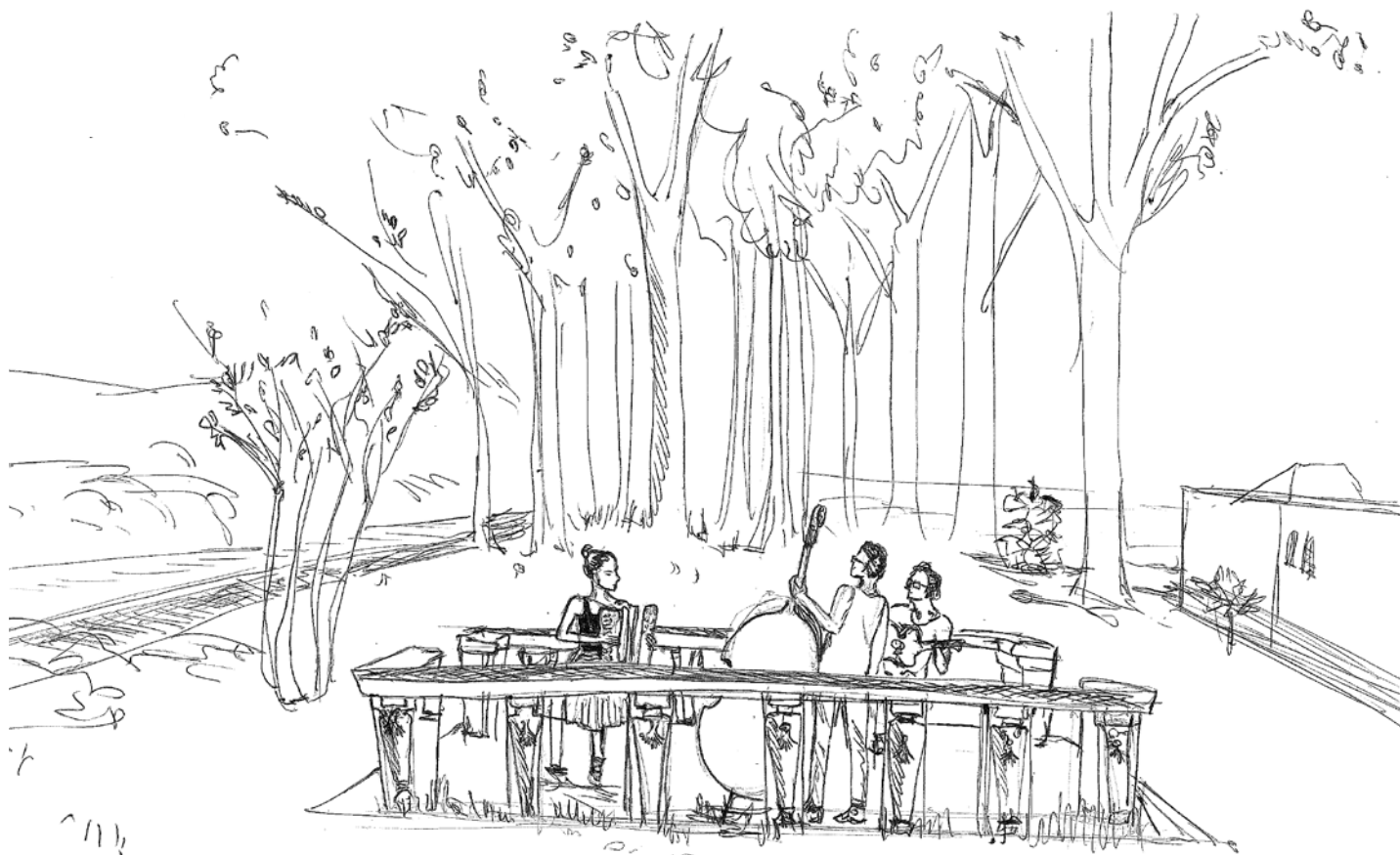
Oui, c'était un moteur d'écriture très fort, de pas écrire quelque chose de trop lointain, mais je voulais les ancrer dans un Paris d'aujourd'hui.

Propos recueillis par Laura Elias

📍 SEASONAL AFFECTIVE DISORDER / TROUBLE AFFECTIF SAISONNIER
A REÇU LE PRIX LUCERNAIRE – LAURENT TERZIEFF – PASCALE DE BOYSSON 2016.

« LA NUIT PASSE COMME ÇA, JE LUI FAIS DES TATOUAGES IMAGINAIRES, DES ROSAGES SUR LE VENTRE, SUR SA CHUTE DE REINS DES TATOUAGES IMAGINAIRES, DES ROSAGES SUR LE VENTRE, SUR SA CHUTE DE REINS DES FLEURS UN MILLIARDS DE FLEURS, ROSES, DAHLIAS, MAGNOLIAS, DES LIENS SUR LES ÉPAULES ET DANS LE COU POUR QUE JE PUISSE L'ÉTRANGLER QUAND ELLE ME LE DEMANDERA, JE GRAVE LA DATE ET L'HEURE PARTOUT, JE DEVIENS OBSÉDÉ PAR L'HEURE UNIVERSELLE, LES FUSEAUX HORAIRES, SOUS SES SEINS JE GRAVE 5H17 GREENWICH MEAN TIME SUR SES ÉPAULES JE REPORTE L'EXACTE POSITION DES PLANÈTES QU'ELLE ME DICTE, PENCHÉE PAR LA FENÊTRE DU DOUZIÈME ÉTAGE DE L'ETAP-HÔTEL DE LA PORTE DE BAGNOLET.

DOLLY : MERCURE ET JUPITER EN CAPRICORNE, BÉLIER AU LEVANT, MARS EN SCORPION, URANUS À 12 DEGRÉ 36. UN SEXTILE SOLEIL- PLUTON ET UN CARRÉ SOLEIL-MARS, L'HYDRE AU SUD DU CANCER, CASSIOPÉE, ORION, LE CYGNE »



Bord de Moselle 18426
27/08/17

Ada et les garçons



POLYPHONIE COSMIQUE

INSOUTENABLEMENT LONGUES ÉTREINTES

DE IVAN VIRIPAEV (RUSSIE)

TEXTE FRANÇAIS DE GALIN STOEV ET SACHA CARLSON

DIRIGÉE PAR VÉRONIQUE BELLEGARDE

Il y a dans *Insoutenablement longues étreintes*, quelque chose de l'écriture de Schimmelpfenning, dont la pièce *Soltice d'hiver* a fait l'objet d'une mise en lecture samedi dernier, mais aussi des textes de Jonas Hassen Khemiri, lus à plusieurs reprises dans les dernières Mousson d'été.

Des écritures surprenantes par leur forme, follement inventive et ludique. Les enchevêtrements de narration y sont pensés au millimètre. Des scènes se jouent en parallèle, et en écho. Un tissage mathématique qui appelle le spectateur à recomposer constamment les pièces du puzzle.

Ivan Viripaev maîtrise le rythme. Par les *leitmotiv* et les jeux de répétitions/variations, il crée un tel tourbillon, un tel vertige, que le cerveau producteur du puzzle se laisse dépasser, déborder. On ne peut que mieux ressentir les émotions, et ici plus particulièrement quelque chose de « l'impulsion de l'univers » découvert par les personnages au moment même où ils traversent respectivement des zones infernales.

Les acteurs parlent de leurs personnages à la troisième personne. À moins que ce ne soit les personnages eux-mêmes. Comme s'ils se regardaient agir. Comme s'ils étaient dédoublés entre celui qui agit et celui qui pense. Une dissociation symptomatique de notre époque où l'on attend de chacun qu'il construise sa personnalité et son parcours.

Quatre personnages, quatre parcours tissés les uns aux autres par l'intrigue. Quatre solitudes qui se rencontrent, se déchirent et se détruisent. Pour parfois se retrouver, mais dans une autre

dimension. On retrouve tant de mots, d'expressions, et de situations communes à ces personnages, qu'ils semblent parfois n'être qu'une seule et même personne, un seul et même rêve, ou cauchemar, selon les moments et les points de vue.

CHRISTOPHE - CE DONT
JE MANQUE, C'EST DE
TOTALITÉ. CE DONT JE
MANQUE, C'EST D'UNE
SORTE D'INTÉGRITÉ.
CE DONT JE MANQUE,
C'EST D'UNE RÉALITÉ
AUTHENTIQUE. TOUT
EST COMME DANS UN
RÊVE, COMME DANS
UNE GANGUE DE
CAOUTCHOUC.

Ce sont des jeunes gens d'aujourd'hui, confrontés à un avortement, une tentative de suicide, et globalement à une perte de sens. Mais l'auteur ne dresse pas un constat amer ou tragique de cette perte de sens. Il semble même la tourner en dérision

par des expressions telles que ce « monde de plastique de merde », sans pour autant en minorer la dimension trash. Il est constamment sur le fil, osant le comique dans les pires situations.

Où l'on ne sait si l'on doit rire ou pleurer.

Et il procède avec la même ambiguïté lorsqu'il amène le mysticisme. Les personnages dialoguent avec des voix, qui se réclament de l'univers, d'un serpent ou bien d'un dauphin. Le cynisme contemporain nous pousserait à en rire, ou au moins à sourire en coin.

Surtout quand le dauphin transmet un numéro de téléphone pour réunir les âmes esseulées et abimées ! Et pourtant, peu à peu, l'auteur nous familiarise avec un univers de tendresse sans cynisme.

« MONICA : Je te rencontre, tu me rencontres. Ma tendresse rencontre la tienne, et l'univers s'élargit »

De même que les fils narratifs des quatre personnages nous

MONICA - LÀ, MONICA VOLE EN
S'ÉCRASANT DANS UN TROU NOIR

AMY - LÀ, AMY VOLE EN
S'ABÎMANT DANS UN INFINI
TRISTE ET PÉNIBLE

CHARLIE - LÀ, CHARLIE VOLE
VERS BERLIN

entraînaient dans une polyphonie tourbillonnante, l'irruption du mysticisme est vertigineuse. Les voix sont tantôt masculines, tantôt féminines. Les images cosmiques prolifèrent sans qu'il soit possible d'en déterminer une référence stable. Sans doute parce que ce sont les personnages eux-mêmes qui inventent ces liens invisibles et sensibles entre leurs parcours solitaires. Sans doute parce que leurs récits ainsi tissés sont des manières de créer, d'imaginer respectivement et ensemble les liens qui les unissent au-delà de leurs parcours brisés. Sur le fil entre la vie et la mort, ils réinventent le sacré dont ils manquaient. Et ainsi, des quatre voix entremêlées, on finit par entendre un seul et même chœur.

Charlotte Lagrange

📍 LE TEXTE A ÉTÉ TRADUIT GRÂCE AU CONCOURS DE LA MAISON ANTOINE VITEZ, CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE, ET DU FESTIVAL TERRES DE PAROLES. CE SPECTACLE EST SOUTENU PAR L'AMBASSADE DE PORTUGAL EN FRANCE / CAMÔES -CENTRE CULTUREL PORTUGAIS À PARIS.

- NE VEUX-TU PAS TE TROUVE
DANS UN ENDROIT OÙ LES
ÊTRES VIVENT D'UNE MANIÈRE
COMPLÈTEMENT, TOTALEMENT
DIFFÉRENTE ?

- DE QUELLE MANIÈRE ?
DEMANDE MONICA

- EN SE COMPRENANT
MUTUELLEMENT D'UNE MANIÈRE
ABSOLUE, RÉPOND LE DAUPHINE,
ET À LA SECONDE SUIVANTE, IL
SE TRANSFORME EN UN MOTIF
MULTICOLORÉ, ET PUIS DEVIENT
UN OISEAU NOIR QUI ATTEINT LA
LUNE ARGENTÉE, ET UNE MINUTE
PLUS TARD, TOUT À L'INTÉRIEUR
DE MONICA SE COUVRE D'UNE
NEIGE QUI TOMBE LENTEMENT.



GLENN MARAUSSE

PORTRAIT D'UN COMÉDIEN

D'où viens-tu ?

Je suis né à Toulouse d'un père architecte et d'une mère artiste peintre, j'ai grandi à Nantes et après j'ai passé le concours de l'ERAC et je suis sorti il y a un an. Maintenant j'habite à Paris.

Ta première rencontre avec le théâtre ?

Ma première rencontre avec le théâtre c'était en 3^{ème}, quand j'ai fait un stage au Théâtre National de Toulouse avec l'équipe technique. Pendant une semaine, j'étais avec les régisseurs sur le plateau. À ce moment là, il y avait un spectacle qui se jouait donc j'ai vu le spectacle de la coulisse, de la régie, du plateau, c'était dingue. Une fois, un régisseur m'avait donné une guinde que je devais tirer doucement et en fait c'était moi qui faisais tomber les pétales sur le plateau ! C'était magique, je voulais devenir régisseur. Ensuite j'ai fait un bac littéraire option théâtre, puis le Conservatoire Régional de Nantes où j'ai rencontré Monique Hervouët qui m'a embauché sur *Le Tartuffe*, je faisais Damis. Le spectacle a tourné pendant trois saisons. Ensuite comme je savais que la tournée du *Tartuffe* n'allait pas me faire ma vie entière, j'ai passé les concours pour les écoles et je suis rentré à l'ERAC.

Qu'est-ce que t'as apporté l'ERAC ?

J'ai rencontré 13 personnes avec qui j'ai partagé 3 ans de ma vie. Tu travailles sans cesse, mais tu ne rechignes pas, au moins tu apprends ce que c'est que le travail ! J'ai eu la chance de suivre les cours de Michel Corvin, de Jean Pierre Ryngaert. On a aussi travaillé avec Laurent Poitrenaux, Didier Galas et Stéphane Braunschweig qui m'a embauché à la sortie de l'école. Grâce à lui, j'ai joué *Soudain l'été dernier* à l'Odéon la saison dernière et là il m'a embauché pour l'année qui arrive, pour *Macbeth* à l'Odéon où je vais jouer Lennox, un des meurtriers de Banquo et le porte-étendard de *Macbeth*.

Es-tu heureux à la Mousson ?

Je suis trop heureux d'être ici, ce festival est juste formidable. J'ai passé une année où j'ai beaucoup travaillé et ça me fait vraiment du bien d'être ici, je me sens très apaisé sur ce festival. On est avec des artistes de qualité, travailleurs, drôles, intelligents. C'est incroyable d'arriver à cette qualité de mise en espace en si peu de temps. Et petite anecdote : avec Julien Masson, on fait partie de la promotion 23 de l'ERAC, on a monté avec notre groupe « L'ensemble 23 » et c'est la 23^e édition de la Mousson !

Propos recueillis par Laura Elias



LA CHRONIQUETTE

Le larcin devient monnaie courante à la Mousson, et en plus il s'institutionnalise !

Après le vol éhonté de la rédactrice et de la petite stagiaire, ladite stagiaire se voit confisquer par les plus éminents membres de l'administration son outil de travail principal : la bouilloire ! Ladite bouilloire servant à abreuver d'un délicat nectar japonais ses deux rédacteurs préférés pendant leurs petits coups de mou, échauffant par-là leurs esprits afin de libérer la sécrétion secrète qui leur permet d'écrire si magistralement leurs divins articles. Lesdits articles n'étant rien sans l'action aphrodisiaque de cette bouilloire, véritable objet d'excitation intellectuelle. Si certains y voient un simple recel momentané, d'autres pourront mesurer l'ampleur de la situation. En effet, si l'atmosphère du bureau n'est plus ainsi réchauffée par l'action prodigieuse de la mirifique bouilloire si bien prise en main par la petite stagiaire, c'est toute l'atmosphère du bureau de la rédaction (dont on connaît déjà bien les mœurs) qui en pâtira.

Plus de bouilloire, plus de thé.

Plus de thé, plus de chaleur.

Plus de chaleur, plus de personnages nus en couverture.

Plus de personnages nus en couvertures, plus de mouvement de masse à l'arrivée du journal tout chaud dans l'abbatiale.

Plus de mouvement de masse, plus d'élan collectif,

Plus d'élan collectif, plus de Mousson, désespoir dans les rangs, triste figure généralisée, la sécheresse de la presse provoquera une désertification totale du bassin mussipontain et l'extinction totale de toute forme de vie.

Rendez-nous notre arrosoir à mot, notre vaseline spirituelle, notre God à nous, si belle et si ergonomique, nous voulons entendre de nouveau son chuchoti, son son froufroutant à nos oreilles !

Ô Fontaine Bellerie,

Belle fontaine chérie !

L.E.



9h30-12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

Animés par Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Rebekka Kricheldorf et Jean-Pierre Ryngaert

14h – *Délivre-toi de mes désirs* - AMPHITHÉÂTRE

De María Velasco (Espagne), texte français de David Ferré

Dirigée par Helena Tornero, avec Grégoire Lagrange, Maud Le Grévellec, Catherine Matisse, Nelson-Rafaell Madel, Glenn Marausse, Julien Masson, Charlie Nelson et Johanna Nizard

16h – « *Les écritures allemandes* » table ronde avec Rebekka Kricheldorf, Wolfram Lotz et Claire Stavaux - SALLE LALLEMAND

Animée par Jean-Pierre Ryngaert

18h – *Seasonal Affective Disorder / Trouble Affectif Saisonnier* - BIBLIOTHÈQUE

De Lola Molina (France), dirigée par Michel Didym et Laurent Vacher

Avec Quentin Baillot, Camille Garcia, musique Vassia Zagar

20h45 – *Insoutenablement longues étreintes* - AMPHITHÉÂTRE

De Ivan Viripaev (Russie), texte français de Galin Stoev et Sacha Carlson

Dirigée par Véronique Bellegarde

Avec Éric Berger, Marie Levy, Nelson-Rafaell Madel, Julie Pilod, musique Philippe Thibault

22h30 – *Les impromptus de la nuit* - PARQUET DE BAL

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye des Prémontrés par des artistes de la Mousson d'été : Pascale Henry (France) et Philippe Minyana (France)

23h – Chanson - *Ada et les garçons de la Mousson* - PARQUET DE BAL

SUIVI DE – *DJ / The Man Inside Corrine* - PARQUET DE BAL

avec Philippe Thibault, Charlie Nelson, Vassia Zagar et Ariane Von Berendt.



Et en partenariat avec les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive.